

---

## "La Résistance" : le docu-fiction de France 2 rétablit les mythes sous prétexte de les pulvériser

**By Antoine Perraud**

Published: 18/02/2008 - 19:20

Auteur: [Antoine Perraud](#)

France 2 diffuse lundi 18 février et mardi 19 février, à 20h50, un film en deux parties qui prétend enfin porter un regard approprié sur la période de l'occupation, jusqu'à présent ballottée entre la légende rose (tous résistants) et la légende noire (tous collabos).

[La R&eacute;sistance](#) se présente comme un « docu-fiction ». Un commentaire omniprésent raconte l'histoire, suggère des problématiques, commente voire interroge les images d'archives. Celles-ci laissent régulièrement place à des reconstitutions écrites et interprétées pour l'occasion : « *Toutes les scènes tournées dans ce film sont authentiques* », nous est-il dit d'emblée. Mais alors pourquoi tout sonne-t-il faux, plaqué, apprêté ?

Le jeu avec les archives ? Le documentariste Jean-Michel Meurice a naguère montré qu'il était possible de s'interroger sur le statut de ces bouts d'images sautillantes, en intégrant une telle réflexion dans un film, comme il le fit notamment à propos de l'histoire de l'Afrique du Sud. En revanche, faire parler les images, à la manière d'un Frédéric Mitterrand affirmant que le maréchal Tito pense à sa jambe (dont il sera amputé à la fin de sa vie) tandis qu'il marche en conversant avec Winston Churchill, n'a pas de sens.

Or ce docu-fiction ne s'en prive guère. « *Que peut cet homme ? Que peut cette femme ? À quoi pense cette famille ?* », nous demande-t-il en s'arrêtant sur quelques images d'époque, avant d'ajouter, sur d'autres : « *Et puis, un jour, on relève la tête, on toise l'occupant.* » On peut faire dire n'importe quoi aux prises de vues, Chris Marker l'a démontré dans ses *Lettres de Sibérie* (1958) et la télévision a consacré une magnifique série à un tel thème : [Propaganda : les pouvoirs de l'&rsquo;image](#) (Ina, 1989). *La Résistance* donne donc l'impression de régresser à ce propos.

La fiction ? Aucun interdit ne pèse sur la question. Bertrand Tavernier a proposé [Laissez-passer](#) en 2002 et Marcel Bluwal [Le plus beau pays du monde](#) en 1999. Rien à redire. [Ren&eacute; Bousquet ou le grand arrangement](#), de Laurent Heynemann, a provoqué d'inévitables débats, mais la fiction a toute sa place pour rendre compte de l'occupation.

Pour sa part, le docu-fiction, genre hybride, n'a connu qu'une réussite exemplaire : [H&ocirc;tel du Parc](#) (1991) de Pierre Beuchot. La reconstitution était plus que parfaite puisque les auteurs (Jérôme Prieur et Daniel Lindenberg avaient participé au scénario) rétablirent la grille qui séparait l'étage de Pétain de celui de Laval à Vichy, alors que les actualités de l'époque l'avaient escamotée pour ne pas laisser voir la méfiance qui prévalait entre les deux hommes !

---

*La Résistance*, de son côté, ne laisse pas le temps aux images de s'installer. Les reconstitutions sont des vignettes qui surgissent, régulièrement, pour illustrer des destins exemplaires, si bien qu'on a l'impression d'un documentaire qui exsude des images comme tirées de *La Grande Vadrouille*. Le vert de gris est là, ainsi que les accents et les cornettes des religieuses. On croit entendre à chaque fois crier : « *Moteur !* »

## **FICTION SURCHARGÉE DE MUSIQUE**

Le drame d'une telle entreprise vient qu'elle se veut, de bout en bout, poteau indicateur. Là gît le bien, là se révèle la seule France qui vaille, là réside le peuple, qui dans ses tréfonds, n'a jamais abdiqué. Reprenant d'une façon inconsciente mais mimétique le discours de Charles de Gaulle bâtissant sur le balcon de l'Hôtel de Ville la fiction de « *Paris libéré par lui-même* » en août 1944, le commentaire entend d'emblée nous faire croire à un « *peuple traumatisé, soudé, révolté* ». La démonstration pèse de bout en bout.

Elle se révèle subrepticement passionnante, lorsque les auteurs, écoutant plutôt que leurs bons sentiments les études historiques, démontrent, à partir des annotations d'un discours de Pétain, comment il fut déconseillé au vieux maréchal de s'étendre sur le statut des juifs d'octobre 1940 : « *Pas encore, le pays n'est pas antisémite et Paris se contente de mesures prises contre avocats et médecins juifs.* »

Mais la plupart du temps, donc, comme dans un film hollywoodien où l'image d'un livre soudain s'anime en technicolor, la fiction surchargée de musique vient illustrer un épisode symptomatique mais monté en épingle, telle une vérité générale enfin révélée. Alors que le commentaire glisse pudiquement sur l'obsession du ravitaillement qui comptait davantage que le sort des juifs aux yeux de la majorité des Français (ceux-ci « *découvrent le rationnement* », est-il glissé en une formule euphémisante), l'héroïsme de la population est magnifié à propos du port de l'étoile jaune, devenue obligatoire en juin 1942.

La ségrégation raciale éclate alors au grand jour, affirme le commentaire, et « *déclenche aussitôt une vague de colère* ». Là dessus, une saynète reconstituée montre comment des lycéens mus par « *une solidarité spontanée* » s'affichent avec l'étoile jaune sans être juifs. « *Cette vague, Vichy la redoutait* », martèle le commentaire, à propos de réactions marginales que *La Résistance* veut rendre centrales.

Sur ce point précis, on en apprend mille fois plus dans *Le Journal 1942-1944* d'Hélène Berr paru en janvier (Tallandier), ou dans la seconde partie du spectacle d'Ariane Mnouchkine, *Les Éphémères*, repris en mars au Théâtre du Soleil.

Dans *La Résistance*, l'adjacent fonctionnant par capillarité (la résistance du peuple) se substitue donc au fait marquant d'une histoire nationale (l'attentisme de la population française), pour prétendument mettre fin à un sombre masochisme qu'incarnerait *Le Chagrin et la pitié* de Marcel

---

Ophuls. Or ce film, conçu voilà bientôt quarante ans, n'est pas un brûlot, bien qu'interdit de diffusion à la télévision jusqu'en 1981. Il est l'œuvre d'un esprit original et grinçant sur la forme, mais au fond mendésiste et rooseveltien. Ophuls a réalisé sur l'occupation à Clermont-Ferrand un film juste, équilibré, dont les véritables héros sont les frères Grave, deux paysans résistants socialistes.

Alors pourquoi traiter Ophuls, voire l'historien Robert Paxton, comme des repoussoirs et hurler sur tous les toits qu'avec *La Résistance*, nous pourrions enfin constater qu'il n'y eut pas que les salauds d'intéressants pendant la guerre ? Le résultat, présenté comme un contrecoup qui n'a donc pas lieu d'être, verse en définitive dans le catéchisme résistancialiste. Nous voilà revenus au cœur de ce que l'historien et réalisateur [Jean Ch&eacute;rasse](#) appelle « *l'obligation mémorielle orchestrée par la télévision* ».

Sous couvert de synthèse apaisée, *La Résistance* s'engage dans l'émotionnel démonstratif. Et ce docu-fiction aboutit à une sorte de « story telling » furieusement dans l'air du temps, puisque les titres de chacun de ses épisodes semblent coller aux deux séquences de l'intervention du Président Sarkozy dans ce domaine soudain réservé, en mai 2007 au sujet de Guy Môquet, puis en février 2008 à propos de la Shoah : « *Vivre libre ou mourir* » et « *Quand il fallait sauver les Juifs* »...